

ANNIE BROCOLI

EN  
MAL  
DES  
MOTS

PRÉFACE DE  
JANETTE BERTRAND

Libre  Expression

## **De la même auteure**

*G cuisiné, 75 recettes végétariennes*, Les Éditions de l'Homme, 2013.

*La Mitaine de laine*, Logiques, 2000.

*Germaine la grenouille végétarienne*, Logiques, 2000.

*Hé! Hé! Qu'est-ce que j'entends?*, Logiques, 2000.

*Baban, je suis balade!*, Logiques, 2000.

*Ma Coccinelle*, Logiques, 2001.

*Jérémie*, Logiques, 2001.

ANNIE BROCOLI

EN  
MAL  
DES  
MOTS

Préface de Janette Bertrand

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

*À tous ceux qui, comme moi, se sentent différents.  
Peu importe le nom que porte votre différence,  
je suis certaine qu'il y a un trésor caché derrière elle.  
Soyez distinct ! Soyez vous !  
La diversité est ce qui pimente le monde !*

## Préface

**P**aresseuse, dans la lune, pas d'allure, pas intelligente, pas vite sur ses patins, étourdie, pas bonne en classe, et j'en passe. Voilà ce que je pensais de moi quand j'étais jeune. Il m'arrive de le penser encore quand je me bats contre les mots, les maudits mots. Ceux qui s'écrivent avec des P et des D, des Q et des G, des V et des N, que je suis incapable de distinguer. Sans compter tous les mots à deux ou trois voyelles qui me donnent encore un mal fou. Et les chiffres ? Je les inverse systématiquement. L'espace ? Je ne distingue pas ma droite de ma gauche. Et ces visages que je ne reconnais pas. Etc.

Non, je ne suis ni paresseuse, ni pas d'allure, je suis intelligente et courageuse et remplie de créativité, comme toi mon Annie, comme mon fils Martin, qui a hérité de mon trouble d'apprentissage, et comme tant de personnes dyslexiques, jeunes et vieilles.

Ton récit m'encourage à continuer d'écrire ; oui, Annie, il m'arrive devant mes handicaps de me décourager et de vouloir enfourcher ma berceuse à jamais, et puis je pense à mon Martin, à toi Annie, si vaillante si créative, à tous ceux qui se battent avec les mots et qui, tannés de se corriger, continuent quand même à faire profiter les autres de leurs victoires quotidiennes.

Ton livre nous donne la preuve que les troubles d'apprentissage ne mènent pas à l'échec, mais à la réussite de soi.

C'est un livre que les parents doivent lire pour comprendre leurs enfants.

Merci de leur part et merci pour ton encouragement. Tu es mon modèle de persévérance.

Janette Bertrand

## Chapitre a

### L'arrivée

Notre histoire à tous commence de la même façon. Que nous soyons blanc ou noir, mauve ou vert, notre récit débute par la rencontre de deux cellules reproductrices. Je préfère les appeler par leur vrai nom, des «gamètes», ça fait plus intergalactique, c'est plus magique ! Lorsque le gamète masculin rencontre celui de la femme, on assiste à un genre de *big bang* de deux astéroïdes. Le choc est si grand que les deux entités finissent par n'en faire qu'une, que j'appelle «la planète Zigote». Tous les humains viennent de cette planète.

Jusqu'ici, dans notre histoire, on ne peut nous qualifier que de «zygotos» !

Pendant les neuf mois qui suivent, on est la rencontre magique de deux nations, un mystère dans son cocon, un être humain que l'on attend. On est tous égaux aux yeux des autres, même si les deux cellules qui se sont rencontrées ont formé quelque chose d'unique.

Puis un jour, malgré le chemin si étroit à emprunter, on décide de sortir de notre apesanteur tellement on est attiré par la Terre. Et l'aventure terrestre commence à la première *puff* prise dans l'atmosphère. Le premier souffle donne un plus gros choc au corps que respirer de l'eau quand on est grand. Il fait clair comme ce n'est pas permis. Il y a plusieurs Martiens qui nous examinent de près... De véritables *bigfoots*.

Tout un choc!

Puis, on nous colle notre première étiquette : c'est une fille ! C'est un garçon !

Ensuite, on nous décore selon notre sexe. Les p'tites filles en rose, les p'tits gars en bleu. On donne des poupées aux filles et des camions aux garçons. Comme si le *big bang* cellulaire ne nous séparait qu'en deux groupes. Heureusement, l'amalgame que nous sommes est beaucoup plus complexe et spécifique à chacun. Sur la Terre, nous sommes sept milliards et demi de « zygotos » qui viennent chacun de leur galaxie propre.

Bienvenue au monde !

## Chapitre b

### Les balbutiements

**J**e suis une fille !  
Quand j'étais petite, c'était moins évident. Mis à part ma passion pour les déguisements, j'étais du type pantalon, cheveux courts et bottes de pluie. J'avais compris que l'idée de se vêtir était d'éviter d'avoir trop froid ou trop chaud. Ce qui faisait que deux bas de la même épaisseur étaient tout ce que je recherchais dans un tiroir. Cela donnait parfois un mélange plutôt coloré.

J'aimais deux de mes poupées. Juste parce qu'elles avaient appartenu à ma mère. Elles avaient déjà une histoire, leur vie. Je les transportais dans mon carrosse. J'ai tellement aimé ce carrosse-là (je l'ai encore, d'ailleurs).

Jusque-là, mes activités s'apparentaient aux activités dites normales de petites filles.

Eh bien, pas tant !

Pour mes poupées, je fabriquais des médicaments avec n'importe quoi !

Une amie de ma mère avait eu le malheur de m'apporter de vraies pinces de laboratoire, des fioles, des tampons pour stériliser et des petites pipettes. Alors, je suis devenue chimiste ! Et je le suis restée jusqu'à ma première année à l'école. Je remplissais mes fioles avec de la farine et de l'eau. J'ai aussi essayé le bicarbonate de sodium et les jus de fruits, question d'améliorer le goût de la potion à offrir à mes poupées. Sans parler des médicaments que maman avait soigneusement placés dans l'armoire la plus haute au-dessus de la sècheuse brune ! Je *tripais* particulièrement sur les pilules de lait de magnésie, qui donnaient une texture incroyable à mes solutions, une fois bien écrasées. Bien sûr, je prenais soin d'ajouter du colorant alimentaire à tous mes mélanges pour rendre ma médecine plus attrayante. Puis, je laissais le tout mariner dans ma garde-robe pendant des semaines afin d'observer l'évolution de mes sirops. De nombreuses fioles colorées ont fait éruption sur le beau plancher de bois franc de mes parents, et plus d'une fois. Ah, la chimie ! Je garde de merveilleux souvenirs de moi toute seule dans mon laboratoire. Oui ! Toute seule ! Parce que j'étais enfant unique et très solitaire. J'aimais beaucoup *firter* avec les adultes, mais je passais la plupart de mon temps seule, à imaginer des choses.

J'étais souvent chimiste, mais j'étais aussi parfois championne de ski de fond pendant des

heures, autour de la maison, en hiver. La cour me paraissait plus grande qu'un pays. Mon parcours de ski s'amorçait à l'avant. J'avais placé la ligne de départ juste à côté d'un petit buisson, là où une butte de neige pouvait me donner un élan. Le premier tour de sentier était toujours difficile, car je devais tracer le chemin. Et je le traçais soigneusement, puisque le deuxième tour était évalué sur ma capacité de rester bien en piste. Une fois le départ lancé, je me dirigeais vers le côté de la maison sur mes petits skis en plastique jaune, là où il y avait un gigantesque pin dont j'adorais l'odeur. Puis je poursuivais mon chemin vers les tilleuls, la zone la plus dangereuse du parcours. Les deux arbres étaient assez rapprochés et il y avait un gros trou autour de chacun d'eux. Je devais donc bien centrer la piste entre les deux arbres pour éviter de tomber dans le précipice, car une telle chute aurait pu être mortelle... dans ma tête. J'aimais ajouter du danger à mon jeu, ça le rendait plus excitant.

Puis je passais sous le saule pleureur à l'autre bout du terrain. Il était interdit par les règlements de la course de toucher à ses longues lianes, sous peine de perdre des points. Je devais donc me pencher en skiant pour en faire le tour. Tout un défi ! Je continuais derrière la maison, près du balcon qui s'était transformé en estrade remplie de spectateurs. Il m'arrivait de lever

mon bâton dans les airs pour les saluer. La foule m'applaudissait très fort chaque fois.

Mon sentier était parfois dévié derrière le cabanon, selon la façon dont mon père avait pelleté la neige. Enfin, je me dirigeais vers le fil d'arrivée en traversant les bordures de neige longeant notre entrée de cour. Épreuve plus ou moins ardue selon la quantité de flocons tombée. Les tours de piste se succédaient. Des heures et des heures de plaisir ! Je n'étais jamais vraiment seule. J'étais accompagnée de mon imaginaire, fidèle compagnon.

En été, je me transformais en dauphin. Je devenais celui que j'avais vu au cours d'un spectacle dans un gros aquarium. Dans ma tête, mon aquarium était énorme et vitré comme celui que nous avons visité. Mais ma piscine ne faisait en fait que 8 pieds de diamètre et, quand on la remplissait, n'avait de profondeur que 18 pouces d'eau.

Ce qui est fabuleux de l'enfance, c'est que tout nous semble gros ou grand, et que notre esprit est tellement libre qu'il laisse place à la transformation de tout objet ou lieu.

Je devais donc nager la tête sous l'eau, puisque mes spectateurs étaient placés derrière les cloisons vitrées sur les côtés de ma piscine. Un présentateur expliquait les exploits que j'allais exécuter sous le regard captivé du public. Deux tours de piscine sans sortir ma tête de

l'eau... Même si ce n'était pas extraordinaire pour un dauphin, ce l'était pour moi. J'enchaînais avec deux vrilles sans faire d'éclaboussures, puis le plus gros *splash!* du monde en fin de spectacle. Les applaudissements étaient toujours spectaculaires.

Ma vie se transformait constamment selon la saison, le lieu ou l'heure. J'étais toujours appelée à devenir un personnage amusant. Mais, surtout, j'étais narratrice ! Parce que tout ce que je faisais était narré à voix haute, très haute. Au point que ma mère n'avait aucun problème à me laisser seule dans le bain pendant qu'elle cuisinait, puisqu'elle m'entendait parler ou chanter sans arrêt !

Chacune de mes activités me transportait dans un immense univers.

J'avais un don pour la couleur. En fait, je parvenais à la décomposer. Il paraît que, à deux ans à peine, quand ma mère me demandait de quelle couleur était une violette, je lui répondais rouge et bleu plutôt que violet. Les couleurs composées me fascinaient, elles représentaient une galaxie remplie d'étoiles multicolores. C'est d'ailleurs ce qui expliquerait pourquoi j'étais subjuguée devant la voiture de mon père.

Mon père possédait un Plymouth Duster de couleur rouille métallique qu'il astiquait soigneusement tous les week-ends. De loin, sa citrouille roulante me paraissait rouille, mais de

près, grâce aux rayons du soleil, elle était faite d'une multitude de parcelles polychromes qui se décuplaient en milliers d'autres, puis en millions d'autres. La couleur rouille était d'une profondeur infinie quand je la regardais à quelques centimètres de distance.

Alors que ma prescription féminine aurait dicté, à cette époque, que je joue à la maman avec mes poupées, je préférais enfiler mes bottes à tuyau et frotter le Duster de mon père pour voyager dans sa galaxie. Mon étiquette de fille me dérangeait plus ou moins, puisque je n'avais personne à qui me comparer. J'étais libre. J'étais heureuse. Ma mère a toujours dit que j'étais née avec la faculté d'être heureuse.

Ma seule bête noire était la nuit. Je ne trouvais le sommeil que très tard, souvent bien plus tard que mes parents. Je me racontais alors des histoires pour passer le temps. La lampe qui était suspendue au plafond au bout du corridor, devant la porte de ma chambre, se transformait en personnage. La longue frange qui faisait le tour de l'abat-jour devenait les cheveux d'une vieille dame. Les rayons de lumière qui s'échappaient de sa chevelure étaient ses longs bras tendus vers mon lit. Les soirs où je me sentais plus courageuse, je me levais sur la pointe des pieds pour aller éteindre la grande dame suspendue au plafond. Ensuite, je comptais. Je ne comptais pas les moutons, mais bien

les marguerites qu'arborait mon papier peint. Il y en avait des jaunes, des orange et des roses. Après en avoir fait le compte total, je comptais juste les jaunes, juste les orange et juste les roses. Des nuits un peu plus longues m'avaient permis d'apprécier le nombre des petits points verts qui se trouvaient dans le fond, parmi mes marguerites. Je m'estimais tout de même chanceuse de ne pas avoir de murs blancs!

Mes plus beaux souvenirs d'insomnies restent les soirées où mes parents recevaient des amis pour danser. Le sous-sol se transformait en piste de danse sociale, juste sous ma chambre. Je me couchais directement sur le plancher, l'oreille collée sur la bouche de chauffage à air, et j'écoutais le bonheur qui montait jusqu'à moi. Les chansons me faisaient taper du pied, les rires me sécurisaient et les applaudissements me rendaient heureuse.

Quand mes parents me sortaient de mon monde pour aller faire des courses, j'avais l'impression de partir à l'aventure. À la découverte de la planète! Au plus grand désespoir de mes parents, j'avais pris l'habitude de me perdre dans les centres commerciaux. Je faisais avec eux les allées du Castor Bricoleur et je partais à la rencontre de quelqu'un. Exactement ce qu'il ne faut pas faire dans ce monde. Mes parents se retournaient et pouf! je m'étais volatilisée. Puis ils me retrouvaient, souriante et bien assise au

comptoir du service à la clientèle, en train de jaser avec un commis qui venait de me nommer au micro. Parfois, lors de ces petites escapades, je revenais auprès de mes parents avec dans les mains un paquet de gomme qui m'avait été payé par un inconnu. Ce qui mettait particulièrement ma mère dans tous ses états. Pauvre maman ! Elle avait probablement déjà compris que je n'étais pas la petite fille modèle « classique ».

Ma maman était très gênée. Alors elle m'envoyait souvent faire ses commissions. Et moi, j'adorais les missions. « Annie, va demander à la madame une fourchette » ou « Demande à la dame une autre grandeur de pantalon ». J'étais toujours prête à partir à la rencontre de l'autre.

J'aimais beaucoup le monde des grands. Les grands étaient maîtres de leur destinée. Ils avaient le pouvoir de prendre des décisions importantes, comme s'ils étaient le premier ministre de leur maison. Les grands avaient une opinion sur le monde. Parfois, ils devaient même en débattre très fort autour d'une table. J'adorais assister aux débats politiques qui se déroulaient chez mes grands-parents maternels. Mes deux oncles et ma mère étaient péquistes. Mon grand-père, lui, était plus péquiste qu'un péquiste, même s'il devenait rouge comme une tomate en discutant aux soupers de famille. J'aimais voir aller mon grand-papa, si convaincu de ses opinions. Il osait lever le ton pour faire

valoir son point de vue en me jurant que nous ferions un pays de notre beau Québec. Je n'arrivais pas bien sûr à saisir la moitié de ses propos, mais il m'avait résumé sa pensée en deux mots : « Maudits Rouges ! »

J'adorais mon grand-papa. Nous étions très semblables, même si, à mes yeux, il avait cent quarante-sept ans. Mon grand-père aimait les histoires, il avait le cerveau ludique comme le mien et il aimait le présent, comme moi. Nous avons passé des heures à pêcher dans la rivière Noire derrière chez lui, et tant pis si nous n'avons jamais attrapé de poisson au bout de notre ligne. Les claques en caoutchouc et les mollusques qui s'accrochaient à nos hameçons nous amusaient bien plus.

Mon grand-père était un amoureux de la nature. J'aimais voir ses yeux s'allumer devant une fleur. Et il adorait me transmettre ses connaissances sur la magnifique flore qui poussait dans la montagne devant chez lui. Nos cueillettes de champignons sauvages sont parmi les plus beaux souvenirs que j'ai de lui. Ma grand-mère était toujours hors d'elle quand nous rapportions des champignons pour le souper. J'aimais voir le regard coquin de mon grand-père quand grand-maman nous interdisait de les manger. Il était comme un petit garçon qui venait de faire un mauvais coup. Nous étions de la même espèce, lui et moi.

J'aimais aussi beaucoup le frère de mon grand-père, dont j'ai longtemps cru que le prénom était « Cléonard ». C'est que Léonard a toujours eu le mot « mononcle » devant son prénom, ce qui sonnait à mon oreille comme « mononcle Cléonard ». Léonard était un inventeur qui demeurait sur une grande terre à Mansonville. Il s'était fabriqué un moulin à scie avec un gros moteur de camion, un hélicoptère et des motoneiges à partir d'objets qu'il trouvait un peu partout. Je le trouvais génial. Il était lui aussi un enfant. Il était capable d'imaginer l'abstrait et de le rendre concret. Mononcle Cléonard avait aussi une cabane à sucre sur sa grande terre où j'adorais aller « licher la palette ». Je passais des heures à ses côtés dans la brume d'eau d'érable à attendre que le sirop soit suffisamment épais pour que je puisse y tremper ma palette.

À ce jour, je n'ai jamais mangé un aussi bon sirop. J'imagine que le secret était dans la palette.

Durant l'attente dans sa cabane, j'avais droit à des histoires incroyables. C'est même lui qui m'a raconté la création du monde. Mononcle avait une opinion très tranchée sur la religion. Dans mon entourage, il était le seul qui ne croyait pas en Dieu. Il croyait plutôt au Big Bang. La création de la vie était pour lui une affaire de science et n'avait rien à voir avec le pouvoir suprême d'un être supérieur. J'aimais croire à ses histoires.

Je vivais dans un monde d'adultes merveilleux. Il n'y avait que très peu d'enfants autour de moi. Les seuls que je voyais régulièrement dans ma famille étaient mes cousines et mon cousin du côté de mon père. Ils vivaient dans une énorme maison qui abritait aussi la compagnie d'excavation de mon oncle. Si la cour arrière était remplie de machinerie lourde, une grosse clôture en bois nous protégeait de cette armée de grands monstres jaunes. C'est d'ailleurs les yeux collés sur cette clôture, à regarder dans ses fentes, que je suis tombée en amour avec les pépines, les *bulldozers* et les *bobcats*. J'étais fascinée par la grosseur des mâchoires des pépines, que j'imaginai en train de mordre dans la terre. Je passais des heures dans le carré de sable, à jouer avec les Tonka en métal de mon cousin, malgré son odeur d'urine de matou qui me montait au nez. Le monde d'hommes derrière la clôture de bois m'avait fait croire que je devais m'appeler Joe ou Jack en personnifiant un conducteur de Tonka. Quand je serais grande, j'allais conduire toutes les machines qu'il y avait chez mon oncle, au moins une fois.

Le peu que je connaissais du monde des grands me semblait fascinant. J'avais hâte de grandir pour le découvrir.

# UN JOUR, ANNIE BROCOLI COMPREND QU'ELLE EST DIFFÉRENTE. SA DIFFÉRENCE, C'EST LA DYSLEXIE.

Enfant aux mots « mélimélangés », la petite Annie a tout essayé pour cacher son mal des mots, car elle ne décodait pas les lettres et ne parvenait pas à lire un livre en entier. Annie Grenier deviendra Annie Brocoli, la chanteuse adorée des enfants. Avec courage et candeur, elle dévoile ici comment sa dyslexie a façonné sa créativité et tout son parcours d'artiste, comment elle a fait la paix avec sa différence en en faisant sa poésie, ainsi que son désir de soutenir ceux et celles qui découvrent la leur à cette époque où les outils sont pourtant nombreux.

Et vous, quelle est votre différence ?

*Auteure, actrice, chanteuse et animatrice, Annie Brocoli s'est fait un nom auprès des enfants québécois dans les années 2000 et a connu le succès au grand et au petit écran. Elle a vendu plus de 500 000 exemplaires de ses albums, vidéocassettes et DVD au cours de sa carrière.*